L’ALTÉRITÉ EST DANS LA LANGUE

Auteur : Hélène Genet

Date de parution : 12 novembre 2026

Article disponible en ligne à l'adresse :
https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/lalterite-est-dans-la-langue/

Référence :
Hélène Genet, L’altérité est dans la langue, in *Revue Tupeuxsavoir* [en ligne], publié le 12 novembre 2026. Consulté le 12 novembre 2026 sur https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/lalterite-est-dans-la-langue/

Distribution électronique pour tupeuxsavoir.fr. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l’éditeur , de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

L’altérité est dans la langue

Texte d’une intervention au séminaire collectif rennais du pôle 9 ouest de l’EPFCL-France, intitulé « Altérités », le 28 mai 2026

Ce titre est emprunté à un ouvrage paru en 2015, un dialogue entre le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun et l’écrivain Nicole Malinconi. Dans le sillage de la communication de Jean-Michel Arzur, j’aurais pu intituler mon topo *Variations sur l’homo et l’hetero*, car je cherche à mettre en tension ces deux signifiants. En quoi permettent-ils de penser la question de l’altérité, qui nous occupe cette année ? Pourquoi permettent-ils de dépasser le mirage identitaire : quand l’Autre, c’est, soi-disant, pas moi.

Et puis, au nom de l’altérité précisément, je cherche à éviter le modèle monolithique de la conférence : car l’altérité est ce qui altère, ce qui toujours dérange et décentre. L’altérité invite justement à déloger la maîtrise et les savoirs constitués, car elle est ce qui échappe à toute définition, elle est justement ce qui ne peut ni se cerner, ni se fixer.

Pour en dire quand même quelque chose, je me réfère à François Jullien, dans sa *Leçon inaugurale de la Chaire sur l’altérité* au Collège des Études Mondiales, le 8 décembre 2011. Sinologue, il interroge de l’extérieur la culture occidentale, qui depuis Aristote mise sur le savoir, visant à identifier, fixer l’essence des choses. Pour ce faire, il différencie, catégorise, hiérarchise, et finalement tend à rabattre sur du même. Le savoir est une opération d’assimilation : il est de la famille de l’avoir, du côté de l’*homo*.

L’altérité au contraire relève d’un extérieur, voire d’un *exotique* : elle est du côté de l’inconnu. Ce n’est pas du tout une identité autre, en miroir du même, mais une expérience, une épreuve : l’altérité se rencontre, et elle se rapporte à un réel, contre lequel on se cogne. C’est pour ça qu’elle ruine le savoir : l’*alterité-hétéro* c’est justement l’irréductible, l’inassimilable. Aussi ne peut-on la rencontrer qu’à ne pas savoir, ne pas comprendre, ne pas prendre avec soi, ne pas capturer.

Pour penser cette altérité irréductible, F. Jullien promeut le concept d’écart, en lieu et place de celui de différence : « tandis que la différence établit une distinction, l’écart procède d’une distance », il est « ouverture d’un espace entre l’un et l’autre », d’une « mise en tension » : la différence est selon lui « un concept paresseux » ; l’écart au contraire est un concept « dynamique, fécond, aventureux », car lui seul permet « l’exploration[1] ».

A partir de là, on peut interroger l’altérité comme telle. Et se laisser interroger par elle.

J’ai voulu faire avec vous une petite expérience d’altérité, à partir de ceux qui parlent pas comme tout le monde : les poètes et les fous, c’est-à-dire les hétérodoxes, voire les hérétiques du langage. L’un et l’autre furent longtemps maudits, aux marges de la société, extravagants parce qu’ils parlent bizarrement ; plus sûrement que l’extraterrestre ou le migrant, ce sont les figures d’une altérité radicale.

Voici deux extraits de *Pourquoi moi je dois parler comme toi ? Écrits bruts (et non bruts) réunis par Anouk Grinberg*[2] :

Je peux pas vous l’expliquer,
c’est un indice,
je l’ai écrit au bois
Le petit jour au monde avec tombe de neige
Être aux aguets donnez rendez-vous
Apparitions
C’est des écritures est-ce que c’est écrit ?
La terre tourne sur mon cœur c’est prêt pour la santé
Distance qui est prêt
Il est en train de faire quelque chose d’y arriver.
Tu veux me féliciter que j’ai fait de bonnes écritures. L’écriture ça me préfère.
Tu les aimes les écritures et ta mère aussi.
Tu l’aimes. Oh oui tu l’aimes ta mère. Autant que les écritures.
Tu l’as trouvé mon mystère ? J’ai mélangé ma langue spécial et l’humain.
La lettre. L’attaque monstrueuse. Y avait ça quand c’était. C’est des écritures est-ce que c’est écrit ?
Tant mieux il n’y a plus rien c’est tout ce qui me restait.
Une voix Je suis désolé à cause de tout ce qui traine de toutes les misères désolées.
Tourner vers la mer et arrivent au port.
À l’île les enfants jouent.

je parle de qui parle qui parle je suis seul
je ne suis qu’un petit bruit j’ai plusieurs bruits en moi
un bruit glacé froissé au carrefour jeté sur le trottoir humide
aux pieds des hommes pressés courant avec leurs morts
autour de la mort qui étend ses bras
sur le cadran de l’heure seule vivante au soleil
le souffle obscur de la nuit s’épaissit
et le long des veines chantent les flûtes marines
transposées sur les octaves des couches de diverses existences
les vies se répètent à l’infini jusqu’à la maigreur atomique
et en haut si haut que nous ne pouvons pas voir
et avec ces vies à côté que nous ne voyons pas
l’ultra-violet de tant de voies parallèles
celles que nous aurions pu prendre
celles par lesquelles nous aurions pu ne pas venir au monde
ou en être déjà partis depuis longtemps si longtemps
qu’on aurait oublié et l’époque et la terre qui nous aurait sucé la chair
sels et métaux liquides limpides au fond des puits
je pense à la chaleur que tisse la parole
autour de son noyau le rêve qu’on appelle nous

On entend bien la proximité de ces deux productions, et on peut se demander : des deux auteurs, qui est le fou ? Qui est le poète ? Le premier texte est d'un enfant de huit ans, Yanis Benhissen, alors mutique : il avait rédigé d'une traite ce long poème à la suite d'un simple vers de Mallarmé : « Il descend les escaliers du mystère », que lui avait confié le poète Patrick Laupin. Le second texte est d'un poète célèbre : Tristan Tzara, tiré de *L'homme approximatif*. Mais comme quoi, dans l'écriture, invention et dérèglement, génie et folie sont indémêlables : de la poésie à la pathologie, y a-t-il une frontière ? Dans les deux cas, la langue s'entend comme hétéroclite, hétérogène, étrange, et pourtant étrangement juste.

À l'opposé de ces paroles singulières, qu'est-ce qu'on trouve ? On a l'homogénéité du discours courant : langage formaté enfilant les expressions toutes faites, les mots passe-partout, les formules vides. C'est notamment la langue de bois et la langue de l'IA, langues homologues avec lesquelles il ne se passe rien : elles assurent une homéostase mortifère.

Ici, un seul exemple, une définition de l'altérité que j'ai demandée à ChatGPT : « L'altérité est un concept philosophique qui désigne la reconnaissance de l'autre en tant que *différence* ou *singularité* par rapport à soi-même. Elle concerne la *relation à autrui*, la manière dont on perçoit, accepte ou considère *l'autre* en tant qu'individu *distinct*, avec ses propres caractéristiques, *valeurs* et *identité*. L'altérité implique souvent une ouverture à la *diversité*, à l'*acceptation* de ce qui est *différent*, ainsi qu'une *reconnaissance* de l'importance de *l'autre* dans la construction de soi. Ce concept est central dans de nombreuses disciplines, notamment la philosophie, la sociologie, la psychologie et les études culturelles, car il pose la question de la *relation entre soi et l'autre* dans une société *pluraliste*. » Alors, de quoi est fait-il ce topo ? C'est un montage d'équivalences définitionnelles et de termes statistiquement connexes, signalés en italiques et articulés dans une syntaxe préformatée. Consensuelle, cette définition générée par la machine rabat l'altérité sur la différence. Le discours courant que cette définition illustre, tend vers le lisse, l'univoque, le conforme. C'est une langue souvent désincarnée, sans adresse, et carrément sans Autre dans le cas de l'IA ou de la langue de bois. On est là du côté du même, de l'*homo* grec : ce sont des langages répétitifs, monologiques, qui n'ont pas d'autre effet que d'abrutissement et de forclusion.

Revenons donc à l'étrange langue du fou ou du poète. En quoi recèlent-elles l'altérité de l'*hétéros* ? On sent bien que ce n'est pas tellement qu'ils disent quelque chose d'autre (du nouveau, de l'inédit). Quoi alors ? Sur le plan formel, ça parle pas droit, pas orthodoxe : néologismes, répétitions, syntaxe malmenée, impropriétés. Sur le plan du sens, de la signification, même impression d'anarchie, de distorsion : images incongrues, non-sens,

équivoques. A noter ici le parallèle avec la parole en séance : elle aussi se présente comme hétéroclite, chaotique : trouée d'idées incidentes, de lapsus, d'hésitations, redites, tics de langage, dénégations… En bref, ces parlures ont en commun de faire écart par rapport à la norme, de négliger, voire de subvertir les convenances et les règles.

C'est donc un *parler autrement*, mais curieusement cela nous parle, et même : cela nous parle intimement. De quoi ? Eh bien ici d'inquiétude, de peur, d'exil, et de ce qui peut nous arrimer, peut-être nous consoler. Curieusement, l'effraction ou l'infraction linguistiques coïncident avec une certaine justesse expressive : ces parlures exotiques, radicalement autres, semblent pourtant nommer quelque chose de familier. La littérature, la poésie révèlent que l'écart est paradoxalement un opérateur de rencontre et de vérité.

Que ces textes nous parlent, cela s'atteste d'un effet de réel : dans cette lecture, quelque chose a eu lieu : nous avons pareillement vibré ensemble, nous en avons été émus, affectés. Alors est-ce par identification ? Suis-je ému de ce que l'expérience du poète rencontre la mienne, de ce qu'il ait souffert ou aimé *comme moi* ? Cette hypothèse serait terriblement réductrice ; c'est au fond l'hypothèse du même, de l'*homo* imaginaire, par laquelle on ne pourrait partager que ce qu'on a soi-même éprouvé ou vécu, et encore, car le *même* n'est justement pas l'occasion d'un partage, mais d'un collage. Au fond, le *même* abolit la demande, et avec elle tout le travail de sublimation culturelle.

Il faut donc que notre émotion tienne justement à autre chose qu'à un imaginaire commun. C'est que ces textes ont fait entendre une voix, et une voix singulière, non pas quelque chose d'autre, mais de l'Autre justement. Alors, je viens d'accoler deux mots que la doxa aurait plutôt tendance à opposer : singularité et altérité. Dans le discours courant, la singularité fait l'identité, mais c'est une singularité de façade, la petite différence (commerciale : « parce que je le vaux bien ») dont se prévaut le moi. Au contraire, la singularité d'une voix, en poésie comme en séance, est du côté d'un irréductible, et même d'un irrécupérable : de l'*hétéros* justement.

Pour la psychanalyse, cela va de soi, c'est même le principe de la subversion freudienne : « le moi n'est maître dans sa propre maison[3] », et lacanienne : « là où je pense, je ne suis pas[4] ». Du coup, l'aventure psychanalytique consiste à endosser cette altérité constitutive, c'est–à–dire non pas l'assimiler, mais en répondre, et justement se reconnaître comme déterminé par cet inassimilable. Du fait de l'aliénation dans et par le langage, le plus singulier, ce n'est pas ce qui me distingue ou me différencie d'un autre, mais ce qui me constitue comme autre, irréductiblement autre : pour les autres, mais aussi pour moi.

C'est pour ça que le plus intime d'un sujet s'indique des ratés de la parole ; c'est justement

tout ce qui est hétérogène à l'énoncé lui-même, tout ce qui le trouble, le modalise ou le dédouble, qui sera rapporté à la parole propre du sujet. Pour nommer ce noyau étranger, Lacan a forgé ce très beau néologisme : « l'*extime*[5] » : ce qui fait qu'au fond nous sommes tous des exilés, tous des migrants.

Alors revenons au poète, qui bien avant la théorie de l'inconscient, en savait déjà long sur cette altérité constitutive. En 1871, Rimbaud posait bien clairement que « Je est un autre ». Mais dans l'Antiquité déjà, le poète était celui par la bouche de qui les dieux parlaient : c'était la Pythie, l'oracle, le poète *vates* (devin). Le poète est la figure historique de celui qui est parlé par l'Autre, avec le fou.

Essayons donc d'approcher d'un peu plus près cette altérité constitutive qui gît dans la langue. Comment ? On l'a vu, l'altérité ne relève pas du *ce qui est dit,* mais du *comment c'est dit*. Elle se manifeste en deçà du sens, dans les interstices de l'énoncé, dans le *dire*. Il faut donc enquêter sur ces écarts énonciatifs.

Cette attention extrême à la facture, au *modus* (par opposition au *dictum*), c'est tout le travail de la stylistique : lire à la lettre, déplier le sens, les équivoques, la polysémie, l'intertexte. A travers les écarts sémantiques et syntaxiques, il s'agit de spécifier une voix et explorer les effets d'un dire. C'est pourquoi elle fait école pour l'analyste. D'ailleurs, c'est bien le poète qu'en 1961 Lacan nous désigne comme modèle, appelant à « une technique renouvelée de l'interprétation [qui] exigerait, pour s'enseigner comme pour s'apprendre, une assimilation profonde des ressources d'une langue, et spécialement de celles qui sont réalisées concrètement dans ses textes poétiques[6] ».

Celui qui est allé le plus loin dans l'analyse de la singularité expressive, c'est Léo Spitzer (1887-1960), philologue et stylisticien autrichien. Il s'est efforcé de remonter à ce qu'il a appelé « l'étymon stylistique », soit le principe d'engendrement textuel propre à un auteur. Il l'isole de procédés d'écriture récurrents et non nécessairement poétiques, responsables d'un certain « effet ». Un petit exemple avec Racine dans *Andromaque* : « A de moindres faveurs *des* malheureux prétendent, Seigneur ; c'est *un* exil que mes pleurs vous demandent. » Ce qui fait écart ici, ce sont les déterminants indéfinis que Racine privilégie systématiquement. Le héros racinien ne dit pas : « nous sommes malheureux ; exilez-nous, Seigneur » ; ce choix énonciatif voile les ravages de la passion, dit l'égarement du sujet tragique et crée un « effet de sourdine » tout à fait repérable et singulier. L'*hétéros* racinien, c'est cet *éros* de la souffrance. Dans toute œuvre, ce type de trait littéral irrigue le déploiement thématique et fantasmatique, articulant ainsi un certain mode de jouir.

Mais c'est vrai aussi de la parole de chaque patient. En deçà de tout travail poétique,

chaque parlure a sa pulsation propre, quelque chose de singulier, d'irréductible, son *hétéros*. On l'entend fort bien ici, dans nos prises de parole respectives, par quoi on sait ou on sent quelque chose de l'orateur. En séance, il s'agit presque de n'entendre que ça : toute une plastique vocale (débit, volume, articulation), mais aussi toute une architecture syntaxique originale et des agencements signifiants inédits.

Mais pour entendre cela, pour apprécier toute la consistance d'un dire, il faut passer à une écriture. Lacan le dit en ces termes : « à se refuser d'aucune façon la référence à l'écrit, c'est aussi s'interdire ce qui de tous les effets du langage peut arriver à s'articuler[7] ». C'est une conversion logique, une modélisation obligée qui nous rend à même de lire la parole, c'est-à-dire d'en dégager les effets de vérité. « Lire la parole », et la lire à la lettre, ce n'est pas du tout une métaphore, et Lacan y insiste assez : « Il est bien évident pourtant que, dans le discours analytique, *il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit au-delà*[8] », et aussi : « La première des choses que nous ayons à faire, c'est de partir de ce que nous avons là en face, d'un dire qui est le dire d'un autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire. Il s'agit de lire… Il s'agit de lire quoi ? Il s'agit de lire… rien d'autre que les effets de ces dires[9]. » Je renvoie aussi à l'article de Colette Soler, « La psychanalyse, pas sans l'écrit[10] ». L'écrit est la modélisation qui permet d'apercevoir comment chacun se débrouille avec le réel du non rapport sexuel.

Pourquoi ? Pour au moins trois raisons : 1° l'écriture, qui est découpage signifiant, nous décolle de la *lalangue* et permet d'ouvrir les équivoques (« j'entends des pas dans le jardin ») ; 2° elle seule donne leur pleine consistance signifiante à tous les ratés du discours, c'est-à-dire que l'inscription convertit les écarts ou les accidents du dire en choix énonciatifs, qu'ils soient assumés ou non. Ainsi l'écriture donne à voir, objective la parole au travail, le travail de la parole ; 3° enfin l'écriture permet d'apercevoir ce que, par opposition à ce qu'on dit, on ne dit pas : c'est l'opération qui permet de circuler à rebours du dit et donne accès à l'envers du discours, soit à la dimension d'un *vouloir-dire*. C'est pourquoi Lacan en fait la *demansion* (la demeure) de la vérité : « L'écrit est non pas premier mais second par rapport à toute fonction du langage, et que néanmoins sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de revenir à questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet de langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir (…) la *demansion*, la résidence, le lieu de l'Autre de la vérité. (…) Interroger la *demansion* de la vérité, de la vérité dans sa demeure, c'est quelque chose – là est le terme, la nouveauté de ce que j'introduis aujourd'hui – qui ne se fait que par l'écrit, et par l'écrit en tant que ceci : qu'il n'est que de l'écrit que se constitue la logique[11]. »

Un petit exemple littéraire tiré du premier tome du roman *À la recherche du temps perdu*

de Marcel Proust, *Du côté de chez Swann* : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure ». Proust ne dit pas : « il y a longtemps », qui aurait marqué un passé révolu, ni « pendant longtemps », qui aurait déployé une durée indéfinie. Ce choix énonciatif inaugure la *Recherche* d'un temps d'emblée trouble, instable, équivoque. Le « je » qui apparaît subséquemment s'en trouve marqué d'ambiguïté : qui parle ? l'adulte ou l'enfant ? Et le passé composé « je me suis couché » confirme et enrichit ce déploiement d'une temporalité résolument subjective ; temps composé (auxiliaire au présent + verbe au participe passé), il conjoint les époques : par lui, le passé rattrape le présent de l'énonciation. C'est donc de ces choix sémantiques et syntaxiques discrets que s'indique la subjectivité proustienne, sa voix propre, mais aussi l'obsession et la mise en question du temps perdu.

Cet exemple montre que les équivoques ne s'indiquent pas seulement du jeu phono–sémantique familier au psychanalyste (qui bien sûr aura entendu « couché de bonheur »), mais de toute l'architecture grammaticale, depuis l'agencement syntaxique jusqu'aux désinences verbales ou aux prépositions et conjonctions, soit des *mots-outils* à peu près vides de sens.

Lacan y fut sensible, indiquant : « C'est précisément en tant qu'il y a des parties du discours désinvesties de significations, qu'une autre signification vient les prendre par derrière, qui est la signification inconsciente[12]. » Et c'est ainsi que l'énoncé est débordé par l'énonciation, soit le « qu'on dise ».

L'Autre est là, dans les écarts, dans ce qui se dit en sous-main, en négatif ; c'est l'*inter-dit* qui appelle l'oreille du psychanalyste et que cultive le poète, artisan du langage, qui a choisi, comme l'écrit Stéphane Mallarmé, de « céder l'initiative aux mots[13] ». L'altérité est moins *dans* la langue que *de* la langue qui nous traverse et qu'il nous faut habiter.

1JULLIEN F., *L'Écart et l'entre, leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, Paris, Galilée, 2012, p.28-34.

2GRINBERG A., *Pourquoi moi je dois parler comme toi ?* Paris, Le Passeur Editeur, 2020.

3FREUD S., « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais,* Paris, Folio, 1985, p.186.

4LACAN J., *Le Séminaire Livre XIV, La logique du fantasme*, Leçon du 7 juin 1967.

[5]LACAN J., *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Leçon du 12 mars 1969.

[6]LACAN J., *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.294-295.

[7]LACAN J., *Le Séminaire Livre XX, Encore*, Leçon du 16 janvier 1973.

[8]*Ibid*.

[9]*Ibid*.

[10]SOLER C., « La psychanalyse, pas sans l'écrit », *Revue du Champ Lacanien* N°10, p.9-38.

[11]LACAN J., *Le Séminaire Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, leçon du 17 février 1971.

[12]LACAN J., *Le Séminaire Livre I, Les Écrits techniques de Freud,* Leçon du 7 juillet 1954.

[13]MALLARME S., « Crise de vers », *Œuvres Complètes, tome II,* Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1945, p.211.